

Prix photo-littéraire Charles Antonin

Année 2014 – 2^e prix

Philippe Le Tyrant

Quatre vélos au Faso

(texte intégral)



Y a pas de problèm !

9, 8, 7, 6... le compte à rebours s'affiche en vert. Inutile de forcer sur les pédales, je n'aurai pas le temps de franchir le carrefour. 0 : sous le feu qui vient de passer au rouge, un nouveau décompte indique quand il lâchera le flot de vélos et de cyclomoteurs qu'il vient de stopper sur la piste cyclable, nettement séparée de la route où camions et voitures se disputent le bitume. Je suis surpris de rencontrer un aménagement aussi intelligent et efficace dans une ville qui n'est, ni Amsterdam, ni Berlin, et encore moins une ville française, mais Ouagadougou, capitale du Burkina Faso, un des pays les plus pauvres du monde.

Toutefois, cet équipement exceptionnel est réservé à la route la plus fréquentée, celle qui mène à Bobo-Dioulasso, la seconde ville du pays, une agglomération de près de 500 000 habitants située à 360 km à l'ouest.

Notre petit peloton de quatre cyclotouristes, tous casqués, roule en file indienne avec la plus grande vigilance. Je suis en tête, portant un gilet fluo jaune, et Nelly ferme la marche avec son gilet fluo orange. Ce mardi 30 octobre 2012, nous avons quitté à 8 h 00 la pension de famille. Nous roulons depuis 40 minutes lorsque la piste cyclable se termine et que la cohabitation avec les 4 roues et plus, devient inévitable. À Ouagadougou, le respect du Code de la route est une chose un peu abstraite ; pour autant, ce n'est pas la loi de la jungle qui règne sur ce bitume tropical. Certes, le camion ou le bus s'estime plutôt prioritaire sur le 4x4, qui lui-même cherchera à toiser la moto, cette dernière méprisant gentiment le vélo. Mais il n'y a là aucune agressivité, personne ne cherche vraiment à s'imposer, et tout ce flux, ce bruyant magma hétéroclite, s'auto régule avec beaucoup d'humanité, et même de fraternité. Au milieu de centaines de pots d'échappement crachant leurs fumées noires ou bleues, un regard, un léger ralentissement, une mimique sont autant de signes qu'il faut savoir décrypter instantanément pour changer de file, tourner à gauche ou doubler un véhicule plus lent.

Maintenant que nous avons quitté la grande ville et que la circulation est beaucoup plus calme, je ralentis afin de m'inquiéter de l'état d'esprit de chacun.

Dans mon sillage, Lionel, né en juillet 1954, est de deux mois mon cadet, ce qui me permet de bénéficier du respectable statut de doyen du quatuor. En retraite depuis trois ans, l'ancien ingénieur de l'armement a repris le vélo et une licence FFCT dans son club finistérien de Plougastel-Daoulas. Son plus haut fait d'armes remonte à août 2011 où il a bouclé son Paris-Brest-Paris en 70 heures, mais avec assistance, comme je le lui rappelle en le taquinant. C'est un scientifique. Hier matin, en

remontant son vélo, lequel, comme les trois autres, avait voyagé avec nous depuis Nantes, il s'était interrogé, avec le plus grand naturel, sur le sens de vissage de la pédale gauche : trigonométrique ou anti- trigonométrique ? Mon sens des aiguilles d'une montre en fut tout retourné ! Plus tard, alors que nous effectuions un petit tour dans Ouagadougou pour tester nos montures après leur remontage et régler quelques formalités, nous nous sommes arrêtés dans un jardin pour nous restaurer. Lorsque le serveur a présenté la note, Lionel a instantanément relevé une anomalie. Ébloui, je le nommais sur le champ « Trésorier payeur général chargé de la caisse commune ». Cette promotion me semblait d'autant plus naturelle que Lionel eut à gérer au cours de sa carrière d'importants budgets de la Marine nationale. Il assumera ce rôle à la perfection pendant tout le séjour, ajoutant à sa rigueur de gestion, un humour savoureux et une indéfectible décontraction.

Derrière Lionel, les regards souriants de Nelly et d'Abdel me font comprendre que tout va bien et qu'ils attendent avec confiance la suite de l'aventure.

Déjà 33 km parcourus, nous informe un panneau original. La chaleur sèche et notre vitesse toute relative, mais rafraîchissante, font que nous supportons assez facilement les 30° ambiants. Mais bientôt, au fil des kilomètres, nous commençons à transpirer. Cette sueur et la poussière de latérite qui vole depuis la piste voisine et s'incruste partout, donnent rapidement à nos vêtements une patine africaine. La route est en rénovation totale, seuls les deux-roues sont tolérés parmi les engins de chantier. En léger contrebas, à une soixantaine de mètres, poids lourds, voitures et autobus se bousculent sur la piste. Un vrai bonheur de rouler à quatre, de front, au calme, sur ce bitume digne d'un circuit de Formule 1.





SAKOINSE : un nom pareil ne peut qu'inciter à l'arrêt déjeuner, après 46 km. Un peu à l'écart de la route, j'aperçois un avenant maquis. Nous nous installons et commandons un poulet. Ici, pas de problème de traçabilité, on m'invite à choisir ma victime parmi la dizaine de maigres volailles qui patientent avec philosophie dans un petit enclos, résignées à leur destin. En moins de quarante minutes, la bête sera sacrifiée, éviscérée, plumée et braisée. Nous avons désormais assimilé le rituel hygiénique qui précède chaque repas. Un premier convive verse l'eau d'une bouilloire en plastique sur les mains de son voisin, qui peut ainsi se laver confortablement, avant de recevoir le même égard. La bouilloire fait le tour de la table, puis la séance terminée chacun se sert directement dans le plat et mange avec les doigts. La Brakina, qui hier encore nous semblait un Everest de la bière du haut de ses 65 cl, est désormais la norme individuelle ! Le repas se déroule dans la décontraction et la bonne humeur. Revigorés, nous remontons en selle.

Lors d'une pause, Abdel se sent mal, il soupçonne son traitement anti paludisme et doit s'allonger. Je ne m'inquiète pas : jamais Abdel n'abdique, et je suis persuadé que, dans 20 minutes, il pédalera de nouveau. À 45 ans, notre benjamin a déjà un palmarès long comme un jour de ramadan. Cet été, après avoir tiré seul une diagonale de Brest à Strasbourg, ce professeur de mathématiques y a encore ajouté une ligne supplémentaire. En bon Breton, il a choisi l'année 2007 pour effectuer, sous une pluie incessante, son premier Paris-Brest-Paris. L'an dernier, il m'avait invité à participer au voyage cyclo qu'il organisait au Maroc. Lorsque je lui ai rendu la politesse, il a accepté avec enthousiasme.

J'ai été licencié dans son club quimpérois, nous nous connaissons depuis des années et au cours de nos sorties, j'ai pu apprécier sa modestie, son courage et son calme. Je sais qu'ici, dans ce pays qu'il découvre, il sera encore un très agréable compagnon de route.



Depuis deux heures, nous roulons très mollement dans un paysage de savane semi-désertique. Soudain, je remarque sur le bord de la route, seul au milieu de nulle part, un gamin d'une dizaine d'années. Couché sur le côté, son vélo, réduit à sa plus simple expression : un cadre, un guidon, une selle et deux roues. La chaîne est cassée, et l'enfant tente de la réparer avec une pointe et une pierre en guise de marteau. Étourdi par la chaleur, je réalise que j'ai croisé cette scène sans m'arrêter, sans proposer mon aide à ce même. À la réflexion, je comprends que je ne me suis pas arrêté, parce qu'inconsciemment, je n'ai pas voulu troubler l'harmonie du tableau. L'éternité de deux secondes, mon regard a croisé celui du garçon, puis, ses yeux se sont à nouveau concentrés sur la réparation ; et je n'ai lu dans cette lueur, aucune inquiétude, aucune impatience. Il me semblait qu'il prenait cette avarie, tout simplement comme un coup du sort, et qu'il vivait cette épreuve un peu dans l'esprit d'un rite initiatique à surmonter. Du haut de ses trois pommes, l'enfant irradiait déjà la sérénité du vieux sage. Il a fait sienne la maxime qui me revient aux oreilles. On l'entend à longueur de journée sur toutes les lèvres. À chaque fois, elle explose dans un sourire : « Y a pas de ploblèm ! »

La chute

17 h 30, nous voici à Sabou, comme prévu, terme de cette première étape de 82 km. Dans cette petite ville, le choix est simple, il n'y a qu'un hôtel pour accueillir les rares touristes venus visiter l'attraction locale : la mare aux crocodiles. Au petit matin, quelques jeunes gens nous invitent très aimablement à visiter le chantier d'une ONG qui cherche à vulgariser la voûte nubienne, une technique architecturale multiséculaire. Mais aujourd'hui, pour prouver leur réussite, les Burkinabés aisés rêvent davantage de maison en parpaings avec climatiseur que d'habitation en banco, fût-elle la plus écologique qui soit. Paradoxe d'une conception du progrès qui tend à s'imposer sur la planète.

Nos vélos sont enfourchés avec un enthousiasme intact. Déjà 9 km parcourus dans la plus totale félicité, lorsque qu'un bruit de chute et un cri me glacent le sang. Nelly est au sol, inanimée mais marmonnant en boucle : « Qu'est ce qui s'est passé ? Qu'est ce qui s'est passé ? »

Je suis sidéré : elle était en dernière position, aucun de nous ne l'a accrochée, la route est dégagée et la chaussée impeccable. A-t-elle été agressée ? L'endroit est désert, il n'y a personne alentour. Pas le temps de me perdre en conjectures. Nelly est toujours inanimée, gémissant sa litanie. Son visage est marqué, son bras gauche touché ; beaucoup plus inquiétant : du sang coule de son casque !

Je suis secouriste et je réalise que la situation est délicate. D'abord il faut éviter le sur-accident, parce qu'un autobus fonce vers nous à toute vapeur. De secouriste, je deviens sémaphoriste, le chauffeur fini par comprendre mes gestes vigoureux, lève légèrement le pied et serre sa droite. Nelly reprend peu à peu ses esprits, elle se plaint de son bras mais je n'y relève que des écorchures. Avec d'infinies précautions, je retire son casque, ce n'est que le cuir chevelu qui a été entaillé par une aspérité. Nous l'allongeons à l'ombre sur un sac de couchage et j'entreprends une séance de désinfection, la bétadine est versée généreusement, car les mouches s'invitent déjà au festin.

Depuis une vingtaine de minutes Nelly se repose. Un groupe de jeunes est arrivé, et nous sommes tous là, en silence, à l'observer. L'atmosphère est pesante. Tout à coup je lance :

- Bon, pour réussir notre voyage nous allons maintenant procéder au sacrifice rituel. D'habitude on immole une jeune vierge, mais aujourd'hui on va faire avec ce que l'on a sous la main !

Ma plaisanterie plus que douteuse est d'abord un test neurologique, que Nelly réussit à la perfection. La rapidité et la vigueur de sa réaction me rassurent pleinement. L'ambiance se détend et dans moins de trente minutes je pense que nous allons pouvoir reprendre la route pour l'hôtel de Sabou.

Nelly me révèle qu'il y a deux ans, après une chute de cheval, elle avait perdu connaissance pendant une dizaine de minutes; cette confidence me laisse dubitatif. Ne serait-il pas plus raisonnable

d'appliquer « le principe de précaution » et de filer d'urgence à l'hôpital de Ouagadougou ? Mais je devine son refus catégorique. Depuis des mois, elle rêve de ce voyage et je connais sa force de caractère de Bretonne. En montant mon équipe, j'ai pensé qu'il y faudrait une femme : pour le rôle modérateur qu'elle apporte dans un groupe, les civilités qu'impose sa présence, et aussi le côté rassurant, humain, qu'elle pourrait offrir lors de nos rencontres. L'enthousiasme de Nelly pour le projet avait donc comblé tous mes désirs. La jolie blonde de Plévin, dans les Côtes-d'Armor, mais licenciée au club de Carhaix, n'a pas été épargnée par les vacheries de la vie. Afin de soigner leur douleur, certains absorbent des antibiotiques, anxiolytiques ou antidépresseurs. Nelly, elle, consomme du vélo pour apaiser ses maux. Et à fortes doses. Sur son « carnet de santé », entre autres, trois Paris-Brest-Paris consécutifs dont le premier en 2003, bouclé en 76 h 40. Tous ont bien sûr été effectués sans assistance. Alors ce n'est évidemment pas ce petit incident qui va la faire renoncer.

À l'arrivée à l'hôtel, le programme est simple : douche et sieste pour tous. Deux heures trente plus tard, nous retrouvons Nelly toute pimpante à faire sa lessive. Une petite promenade de détente autour du lac, suivie d'un solide couscous, puis d'un plat de spaghettis dans la soirée, nous remettent de nos émotions. Le lendemain, Nelly souffre toujours beaucoup du bras, mais, solidement épaulée par trois gaillards, elle reprend son vélo et sourit quand même en serrant les dents. C'est reparti, « En avant Guingamp ! »

La barbe ! Première crevaison et elle est pour moi ; roue arrière bien sûr, sur le bitume en plus ! Mais j'en suis à peine étonné. Bien que neuf, ce pneu « made in Indonesia » ne m'avait pas vraiment inspiré confiance lorsque j'avais découvert le vélo que m'offrait Henri. Quelques mois plus tôt, alors que j'achetais un article dans son commerce de cycles, Henri m'avait interpellé : « Tu vas toujours au Burkina ? Parce que j'aurais un vélo pour toi. » C'est ainsi que j'ai découvert ma monture, il y a cinq semaines. Avec son guidon et sa ligne si particulière, le doute n'était pas permis. Je n'allais pas battre le record de l'heure avec cet engin, même s'il était griffé « Jacques Anquetil » ! Cette bicyclette avait appartenu à sa belle-mère. Henri lui voulait une fin de carrière respectable et mon projet correspondait tout à fait à son désir.



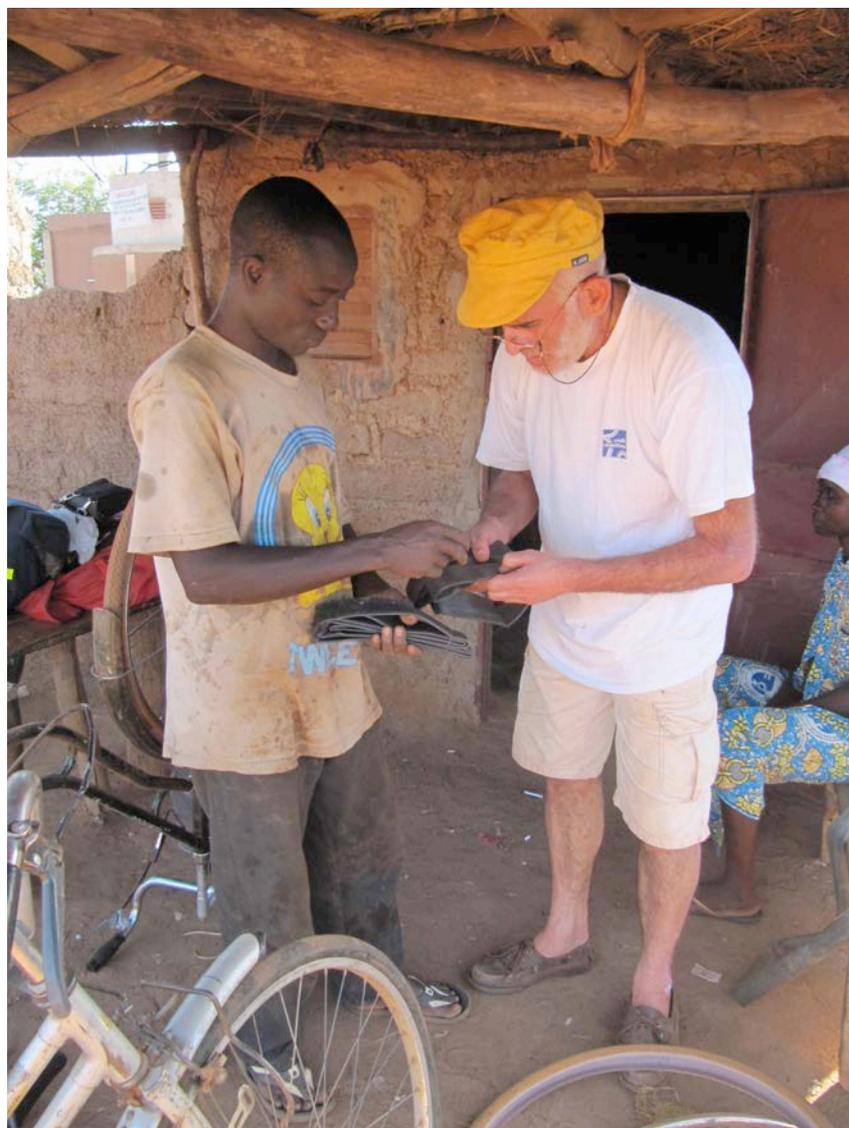
Sur la piste

65^e kilomètre. D'après la carte, nous devons quitter le trait rouge (route principale revêtue, qu'ici on nomme « goudro ») et tourner à gauche pour suivre le trait jaune. Sur le papier ce n'est qu'un anodin changement de couleur, sur le terrain, c'est un bouleversement. Après 150 km depuis Ouagadougou, nous entrons enfin dans l'Afrique authentique. Voici la piste. Bien que les Burkinabés qualifient de « bitume » cette voie en latérite damée, à nos yeux le terme de vocabulaire le plus adapté est celui de « piste ». Dès que nous l'embouquons, le porte-bagages d'Abdel commence à rouler bord sur bord. Inutile de poursuivre cette navigation, l'accessoire ne tiendra pas la marée s'il n'est pas haubané. Les dirigeants du club d'Abdel lui ont offert ce VTT rustique. Depuis des années il se chargeait de poussière dans la réserve. La perspective d'aller le faire rouler au Burkina Faso pour une noble cause fut son bon de sortie. Notre ami l'a remis en état et équipé d'un porte-bagages, mais maintenant, c'est l'arrêt au stand obligatoire dans le premier boui-boui de mécanique rencontré. Deux morceaux de ferraille, quelques considérations de physique, un collier, trois boulons, et voici le porte-bagages digne d'équiper un Panzer de l'Afrika Korps !

Nos ombres s'allongent de plus en plus sur la gauche de la piste, il est grand temps que nous parvenions à l'étape. Poura est une petite ville minière, nous y trouvons facilement un petit hôtel, flambant neuf et vide de tout client. Mais le prix est simplement le double de celui pratiqué à Sabou. Nous signalons cette anomalie à l'employé qui sort alors un téléphone portable de sa poche.

Le geste ne m'étonne pas. Dans ce pays où le palabre est une activité naturelle et presque vitale, l'utilisation de cet appareil s'est répandue à toute la population, des plus jeunes aux plus âgés, et même aux plus modestes. Ainsi il n'est pas rare de voir un ancien sortir son portable de son boubou, même dans le village le plus reculé, puisque le pays est désormais quadrillé d'antennes relais. Lorsque l'électricité est absente, la recharge des batteries s'effectue grâce à de petits panneaux solaires personnels, mais on trouve aussi sur les marchés des étals avec une multitude de prises, d'adaptateurs et de batteries diverses qui se rechargent avec un gros panneau solaire.

Après quelques négociations avec son patron, l'employé consent à une maigre réduction. À l'unisson, nous refusons cette arnaque. En quittant l'hôtel, nouvelle crevaison. Cette fois, je m'adresse à un « colleur ». Pendant la réparation j'apprends qu'il n'y a qu'un hôtel ici ; il y aurait une éventuelle possibilité mais à Fara, à 10 km. J'ai parcouru trois mètres lorsque ma roue arrière s'essouffle à nouveau. Cette fois, je décide d'acheter une nouvelle chambre. Le colleur fouille dans l'obscurité de son gourbi, puis effectue le changement.



Il fait maintenant nuit et une irrésistible envie de douche et de sommeil m'envahit. Je retrouve mes camarades qui étaient partis se désaltérer et leur suggère, pour une affaire d'environ 10 euros chacun, de ravalier notre fierté en retournant à l'hôtel. La réplique de Lionel, Nelly et Abdel est sans appel : il est hors de question de s'abaisser ainsi ! Je réalise que nous formons une belle équipe et le moral affiche de nouveau « beau fixe ». Dans la dizaine de courriers de recrutement que j'avais expédiée il y a quelques mois, j'avais précisé que ce voyage ne serait pas « organisé, parce qu'en Afrique, l'imprévu et l'improvisation sont un art de vivre » nous y sommes...

Il va nous falloir une cinquantaine de minutes pour effectuer ces 10 km. Le maigre éclairage de nos lampes nous oblige à rouler avec la plus grande prudence car Nelly souffre de son bras à chaque secousse. Au bout de la piste, je le pressens, il y a une nuit à la belle étoile. Mais je chasse ces noires idées et je décide :

- que « présentement, y a pas de problèm »,

- que la vie est belle,
- et que je suis merveilleusement heureux dans la tendre tiédeur de cette nuit africaine.

L'instant est magique. Au-dessus de nos têtes, un ciel d'ébène, percé d'une débauche d'étoiles, de planètes, de constellations, de voie lactée ; le Tout-Puissant ne doit pas être concerné par les économies d'énergie ! Cette apaisante sérénité de la nature est seulement troublée par des bruissements d'insectes, quelques aboiements lointains et les conversations feutrées des rares noctambules que nous croisons.

Nous ne devons plus être loin de Fara. Je laisse Nelly qui roule à son rythme, en compagnie de ses gardes du corps, et file à la recherche de cette hypothétique auberge. À ma grande surprise, je la trouve rapidement et j'accueille le trio pour lui faire visiter les chambres, ou plutôt les cellules. La mienne n'a rien de monacale, si j'en juge par le préservatif usagé qui traîne au sol. Le mobilier se compose d'un lit en fer, sur lequel a été jeté un matelas épuisé par des milliers d'heures de sommeil, et d'une chaise métallique. Mes amis découvrent avec étonnement la salle de bains traditionnelle. À l'extérieur, une construction en banco d'approximativement 4 m sur 2, sans toit avec des murs d'environ 1,80 m de hauteur. La chicane d'accès permet de se protéger des regards. Ici les toilettes et la douche sont séparées par une cloison, mais souvent le même trou, d'une quinzaine de centimètres de diamètre, capte à la fois les matières fécales et les eaux de lavage corporel. Aucune odeur ne remonte de la fosse, profonde de plusieurs mètres. On prend un seau de 10 litres, puis avec un large gobelet on se mouille, se lave et se rince. C'est efficace, rustique et écologique.

Après la douche, je regagne ma cellule, qui est aussi un four avec ses murs en parpaings et son toit en tôle. Impossible de dormir, je sors. À l'extérieur, une grosse ambiance sonore : des conversations, des aboiements, des bruits d'insectes, de la radio et des appels téléphoniques. Avec son téléphone portable une femme tente d'entrer en contact avec un correspondant aux États-Unis. J'imagine la voix qui décolle d'ici pour croiser les étoiles, ricocher sur un satellite, et se poser dans une sinistre banlieue de Pittsburgh où un frère, un cousin, un mari, rêve de son pays...

Les premières lueurs de l'aube et le tintamarre des animaux, qui saluent ce nouveau jour de la Création, sont mon réveil-matin. On aboie, on bêle, on braie, on chante à qui mieux mieux. Lorsque mes yeux se décillent, ils se posent tout naturellement, amoureux, sur ma compagne. Elle a passé la nuit dans ma chambre et attend, docile, de nouvelles chevauchées. J'admire son galbe, ses courbes ; en poussant mon inspection passionnelle je m'aperçois avec stupeur que sur dix centimètres la chambre à air de la roue arrière cherche vigoureusement à respirer hors du pneu. Tout rentre dans l'ordre après une visite matinale chez un jeune et aimable colleur où, cette fois, je m'assure qu'une relation durable est envisageable pour un nouveau couple pneu-chambre à air.

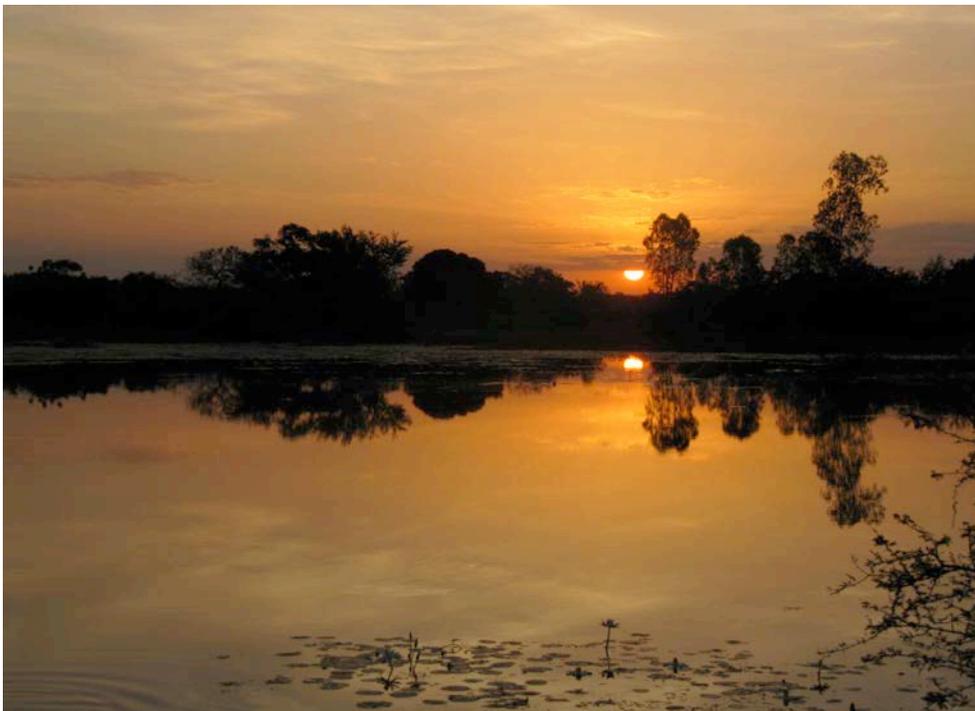
Je découvre maintenant que j'ai perdu hier soir, à Poura, ma paire de lunettes de soleil. Ennuyeux, car en plus d'être très belles et très chères, elles me protégeaient parfaitement les yeux.

Après les 92 km d'hier, une petite étape de 65 km est au programme de la journée. Depuis que nous roulons sur la piste, Lionel est en tête et prend régulièrement quelques longueurs d'avance. Pour son confort, avec ses fines roues de 28, il doit rouler plus vite que nous. De nos quatre vélos celui de Lionel est assurément le plus prestigieux. Il lui a été offert par un camarade de son club, ému par le sort qui sera réservé à l'engin à l'issue du voyage. C'est un vélo de course, équipé Shimano, commandes au guidon, muni de roues et pneus de cyclo-cross.

De façon très subtile, le paysage a changé de physionomie. Nous avons quitté le Plateau central et désormais le relief oscille, sans que l'on puisse parler de vallonnements. Nous franchissons des rampes à 4 ou 5 % sur plusieurs kilomètres. La piste serpente mollement, on est loin des célèbres 21 virages ; mais ce revêtement instable, la chaleur, ma bicyclette de belle-mère et mes 10 kg de bagages, donnent à ces modestes raidillons des allures d'Alpe d'Huez et m'obligent à fournir de gros efforts. Sur cet axe secondaire, il y a très peu de circulation, nous pouvons rouler en toute quiétude. Les voitures sont exceptionnelles, les motos assez fréquentes et les vélos plus rares. En quelques années, le Burkina Faso s'est enrichi grâce à son sous-sol : il est aujourd'hui le 4^e pays producteur d'or en Afrique. Même si la manne aurifère profite surtout aux puissants, le niveau de vie général s'est élevé et les petites motos chinoises qui pullulent en sont la preuve.

Je fais admirer un magnifique champ constellé de fleurs blanches : du coton. Séance photo prolongée pour mes amis qui découvrent cette plante, courante ici puisque le Burkina Faso est devenu le second producteur africain de coton. Nous croisons d'autres petits champs, d'un hectare ou moins, cultivés amoureuxment par de modestes paysans. Dans ce pays grand comme la moitié de la France, peuplé de 16 millions d'habitants, l'agriculture occupe 80 % de la population active. Pendant combien de temps ce peuple de paysans résistera-il à la mondialisation ? Déjà, à Madagascar et dans d'autres pays d'Afrique, un président véreux ou des ministres cupides ont cédé, contre quelques pots de vin, des milliers d'hectares à des conglomérats coréens ou chinois qui imposent des cultures à leur usage exclusif. Voilà les pensées qui pédalent dans mon cerveau, pendant que les jambes tournent en mode automatique sur cette morne piste.

Depuis dix minutes, ma bouteille de 1,5 litre est vide. Heureusement voici enfin quelques habitations qui annoncent l'oasis salvatrice : quatre fauteuils en osier assez peu confortables, quelques gâteaux secs et surtout une « sucrerie » bien fraîche (merci le réfrigérateur à gaz), servie avec les 3,75 m² d'ombre de cette gargote providentielle. Après avoir roulé plus de deux heures sous un lance-flammes, nous goûtons avec gourmandise une certaine idée du bonheur...



Go to Ghana

Nous avons failli dépasser Niogo, la ville étape. En fait, ce petit village est situé un peu à l'écart de la piste. Lorsque je me renseigne sur les possibilités d'un hébergement, on m'informe qu'il y a là, perdue en terre musulmane, une mission catholique. Au Burkina Faso, 60% de la population est de confession musulmane et 23 %, chrétienne. Quelques minutes plus tard l'abbé Paul Sylvain nous accueille le plus naturellement du monde. L'homme est grand et mince avec un visage d'une délicate douceur. Il parle d'une voix d'enfant qui ajoute encore à son charme et se montre intéressé par notre périple et son objectif. L'homme d'église s'efforce de rendre notre bref passage le plus agréable possible. Après une douche et ma lessive, je prends conscience de vivre un petit miracle, et je savoure. Il y a deux heures encore je m'interrogeais sur notre nuit, et me voici, propre et détendu, à déguster une Brakina bien fraîche avec mes amis, en écoutant des chants religieux africains. Tout compte fait, il se pourrait bien que Dieu existe...

À l'issue du dîner, constitué d'un solide plat de spaghettis, nous regagnons notre grande chambre. Il n'y a pas assez de lits et la chaleur de la pièce est suffocante. Je décide de poser mon sac de couchage sur une natte et de dormir à l'extérieur sur le béton de la terrasse. Le lendemain matin, au moment de prendre congés, je tends à l'abbé Paul Sylvain une enveloppe contenant les billets que



nous aurions laissés dans une banale auberge. Son visage devient triste et il est très gêné. Je devine qu'il souhaiterait pratiquer une hospitalité pure, à l'image des premiers chrétiens. Mais je lui témoigne toute ma confiance dans l'usage qu'il fera de cet argent. Une dernière fois, en échange, je reçois son sourire d'archange.

Une grosse étape de 90 km se présente devant nous, il n'est peut-être pas raisonnable d'en ajouter une douzaine supplémentaire. Mais nous ne pouvons pas résister à l'idée d'aller faire un tour « à l'étranger ». La frontière avec le Ghana est toute proche, et l'abbé Paul Sylvain nous a expliqué qu'il était possible de la franchir sans visa ; il nous a aussi indiqué un raccourci qui ne figure pas sur ma carte. En toute confiance, nous nous engageons sur cet agréable sentier qui mène à Hamale, une ville posée sur la frontière. Le fonctionnaire de police ghanéen, qui ne parle qu'anglais, prend nos passeports en consigne, et nous voici dans ce pays anglophone, beaucoup plus riche que le Burkina Faso. La ville est propre, et il y flotte un indescriptible parfum d'Angleterre. Après une petite déambulation et une dégustation de thé, que nous parvenons à négocier en franc CFA, nous récupérons nos passeports. Devant le poste de police burkinabé, j'enfreins la consigne et ne pose pas pied à terre. Je ralentis seulement pour lancer un tonique :

- On est de retour au pays !

Le policier me répond d'un sourire complice et un salut de la main.

Cette brève escapade me laisse songeur : rien ici ne justifie une frontière, ni la topographie, ni le peuplement, ni la religion. Pourtant, en un peu plus d'un siècle les colonisateurs français et anglais ont réussi à diviser cette terre et à imposer à ses habitants leurs lois, leurs traditions, leur culture, et même leur mauvais goût, si j'en juge par l'uniforme des douaniers ghanéens, qui est une insulte à l'élégance africaine.

L'histoire commune entre la France et son ancienne colonie débute en 1896 lorsque le royaume Mossi de Ouagadougou devient un protectorat français. En 1904, les territoires qui correspondent en grande partie au Burkina actuel, sont intégrés à l'Afrique Occidentale Française au sein de la colonie du Haut Sénégal-Niger. Cette colonie fournira des bataillons de tirailleurs sénégalais pendant la première guerre mondiale. La colonie de Haute-Volta est créée en 1919. Elle est démembrée en 1932 ; le territoire est alors partagé entre la Côte d'Ivoire, le Mali et le Niger. Mais en 1947 la Haute-Volta est reconstituée dans ses limites de 1932. En 1958 elle devient la république de Haute-Volta et accède à l'indépendance le 5 août 1960. Sous la présidence du révolutionnaire Thomas Sankara, le pays prend en 1984 l'appellation de Burkina Faso. Cette combinaison dans les deux langues principales, le moré et le dioula, peut se traduire par « Patrie des hommes intègres ».

Nous avons maintenant retrouvé l'itinéraire initial et sa large piste, rectiligne, ennuyeuse. Lors de la pause-déjeuner j'étale sur des buissons mon linge humide qui n'avait pas pu sécher la nuit dernière. Quinze minutes plus tard, l'affaire est réglée.

En ce début d'après-midi, je roule seul, Nelly et Abdel sont derrière. À un moment je sens un vélo qui me rattrape. Surprise, ce n'est pas l'un d'eux mais un jeune homme d'une quinzaine d'années transportant un garçon de dix ans environ sur le porte-bagages. Je suis impressionné par son coup de pédale sportif et j'entame la conversation sur le ton de la plaisanterie. Le jeune homme ne me répond pas et garde le visage fermé. Nelly a forcé pour me rejoindre ; elle me donne l'explication. Ce matin le jeune garçon s'est profondément entaillé le pied d'un violent et maladroit coup de machette, et son aîné le transporte au dispensaire. Ils ont déjà parcouru une douzaine de kilomètres et il leur en reste encore autant. Pour effectuer un soin d'urgence, j'interpelle Lionel qui roule devant avec notre trousse à pharmacie. En déballant le chiffon sanguinolent, je découvre une très vilaine plaie, mais le garçon reste stoïque lorsque je la désinfecte. Puis nous y appliquons plusieurs compresses stériles avant de replacer au mieux le chiffon. Nelly pense à administrer au blessé un Doliprane 500 et rédige un petit mot à l'attention de l'infirmier. Les deux enfants s'expriment très difficilement en français, mais nous comprenons qu'ils sont touchés par notre dévouement. Pendant que nous rangeons la trousse à pharmacie, les deux jeunes repartent avec une énergie décuplée. Leur courage nous sidère.

La piste n'est qu'une lassante ligne droite ; l'horizon joue maintenant à saute-mouton. À chaque fois, en haut d'une rampe, je pense découvrir quelque chose d'inédit, alors que c'est à nouveau une insipide ligne droite de 4 km qui se présente. Enfin nous parvenons à Léo, il va faire nuit dans moins de vingt minutes, mais je ne suis pas inquiet. Des panneaux publicitaires annoncent un hôtel 4 étoiles avec piscine, chambres climatisées ... Au pire il restera cet hébergement. Dans le premier rond-point à l'entrée de cette ville de 25 000 habitants, capitale de la province de Sissili, on nous signale l'auberge Natou. Le patron de l'établissement est affable, souriant et très serviable. Les chambres avec douche sont propres et la table exotique est généreuse. Nous passons une soirée « ambiacée » et une nuit des plus reposante.

C'est le but final

Hier, à l'entrée de Léo, nous avons retrouvé une vieille connaissance : Le goudron ! Cet axe est classé route principale, il mène à la capitale et se doit d'avoir un revêtement digne de son rang. Au programme de ce dimanche 4 novembre, 64 km pour rallier Sapouy. Une banalité qui nous laisse le temps de régler quelques formalités. Les cartes postales achetées à Ouagadougou (introuvables ailleurs) sont déposées dans le premier bureau de poste rencontré depuis Sabou. À l'hôtel 4 étoiles, je peux m'assurer par courriel de notre accueil à l'arrivée à Ouagadougou.

Deux heures plus tard, à Nebbou, la pause ressemble à celle du dimanche matin dans nos clubs bretons. Nous nous en amusons ; quelques détails font cependant la différence, ici il fait plus de 30°, alors qu'en ce moment en Bretagne... La Brakina remplace le Perrier et nous n'avons « claqué » que 35 km en une matinée. Régulièrement, je retourne acheter des samousas auprès des petites vendeuses de beignets, hilares devant l'appétit des « toubabs ». Pour effectuer les 80 m jusqu'à leur étal, j'emprunte pour la première fois le vélo de Lionel, une Rolls en comparaison de ma bicyclette ! Des paysans, qui s'accordent leur récréation hebdomadaire, nous interpellent, nous interrogent sur notre voyage et plaisantent avec nous. Magie du vélo qui abolit les races, les classes sociales. Lorsqu'il est cycliste, l'homme blanc devient un être humain abordable, l'égal du plus humble, du plus modeste. Tout le contraire du voyageur en 4x4. Avec regret, nous quittons cette buvette, trésor d'humanité. Dans l'après-midi, nous roulons régulièrement avec des collégiens qui retournent au pensionnat après avoir passé la fin de semaine en famille. Des petites courses poursuite, des crises de rire et des conversations joyeuses nous conduisent jusqu'à Sapouy. On nous indique en sortie de ville une auberge agréable. Après la douche et le dîner, vers 22 h, je m'allonge. La chaleur est encore suffocante, pour rafraîchir ma chambre, je jette un seau de 10 litres d'eau sur le sol en béton... qui sera sec 30 minutes plus tard ! Je parviens malgré tout à m'endormir, lorsque je suis réveillé par un étrange tapage. J'ai l'impression que ce sont des rats qui courent sur le toit. Je sors pour essayer de comprendre. Un homme qui prenait le frais me donne l'explication : ce sont des chauves-souris qui sont au banquet. Depuis une heure, la lune a allumé son projecteur et les insectes, attirés par son reflet et la chaleur de la tôle, se ruent en masse sur le toit. Dans une véritable orgie, que je ne peux voir mais que je devine, les chauves-souris se goinfrent bruyamment, leurs pattes et leurs ailes

frottant sur la tête. Je ne parviens toujours pas à m'endormir, il y a cette bacchanale au-dessus de ma tête, et dans ma tête, de très sombres pensées. Hier soir, au cours du dîner dans un restaurant de la ville nous avons bavardé avec un homme, aimable et curieux de notre expédition, qui nous a mis en garde : ce matin, sur une dizaine de kilomètres, nous allons longer le parc national Tambi Kaboré, où de temps à autre les «coupeurs de route» sévissent. J'ai pris l'avertissement très au sérieux. Cette histoire de coupeurs de route n'est ni légende, ni folklore local. Lors d'un précédent voyage il y a quelques années, j'avais lu dans un journal qu'une bande, qui détroussait les voyageurs dans le sud-est du pays, avait été démantelée. Elle était en partie composée de militaires opérant avec leurs armes de service ! Si d'aventure des individus de ce type sont à l'œuvre nous constituons une cible de choix. Après le petit déjeuner, nous décidons de contacter la gendarmerie. L'officier commandant le poste nous reçoit avec beaucoup de prévenance et confirme le risque potentiel, même si il n'a pas eu connaissance de récents incidents. Soucieux de notre sécurité, il contacte par radio une patrouille pour lui demander de venir à notre rencontre. 42 kilomètres sur du bitume : l'ultime et la plus courte des étapes de notre périple ne devait être qu'une simple formalité : elle s'annonce plutôt stressante. D'après le compteur de Lionel nous avons parcouru un peu plus d'une vingtaine de kilomètres, nous voici donc dans la zone dangereuse. Pas une habitation dans cette forêt clairsemée d'arbres de petite futaie, aucune présence humaine, une circulation quasi inexistante : l'endroit idéal pour un guet-apens. Personne ne parle, tête baissée, tous les quatre, nous appuyons furieusement sur les pédales. C'est la lutte finale !

Le compteur de Lionel s'est stabilisé sur un impressionnant 25 km/h. Il est en tête, mais je le relève de temps à autre, avec la désagréable impression de tourner dans la version cyclo du « salaire de la



peur ». A tout moment, je redoute de voir un exotique Robin des bois sortir de sa forêt de Sherwood locale et nous inviter aimablement, avec sa Kalachnikov, à mettre pied à terre.

Puis, enfin, quelques cases, des frères humains, c'est gagné ! Nous avons touché au but, sans avoir croisé, ni gendarmes, ni voleurs ; et c'est très bien ainsi.

Je me laisse aller en roue libre, satisfait du devoir accompli. Pour être certain d'avoir atteint l'objectif, je cherche des yeux le panneau d'entrée de l'agglomération. Je le découvre, caché, à 50 m en retrait de la route. Peut-être a-t-il honte de son patronyme qui déclenche les moqueries ? Pour vivre cette situation, je comprends. J'avoue que ce nom avait allumé en moi une crise de fous rires lorsqu'il y a quelques semaines, en traçant mon itinéraire, je l'avais découvert sur la carte.

Ce village, RAKAYE, ne pourrait être que notre point d'arrivée. Je cherche quelqu'un susceptible de nous prendre tous les quatre en photo devant le panneau, afin d'avoir le témoignage officiel de notre réussite. Un gamin accepte ce rôle de photographe, il ne comprend pas le français et, pour la première fois de sa vie, tient un appareil photo dans ses mains. L'apprentissage est long et fastidieux, Lionel s'impatiente sous le soleil et désespère de l'enfant. Je lui garde toute ma confiance, et à la 7^e ou 8^e tentative, enfin une photo réussie. Non, elle est un peu ratée. Mince, j'ai oublié de rentrer mon ventre !

J'avais fait le pari qu'il y aurait une école dans ce village, je pars à sa recherche. On me l'indique, et j'arrive devant un bâtiment, caractéristique d'une école burkinabée. Les enfants font leur pause déjeuner, ils me montrent où se trouve le directeur. Je me présente seul devant un homme d'une trentaine d'années, grand, mince, élégant. Sous son air décontracté et affable, il écoute avec la plus grande attention la plaidoirie de cet énergumène venu bousculer son ordinaire. Quatre minutes plus tard la sentence tombe :

- Méssié Philippe, y'a pas de problèm !

Nelly, Abdel et Lionel, qui étaient restés en retrait, sont invités à venir partager le repas que Denis, le directeur, prenait en compagnie de Florence, son épouse institutrice dans cette école, et Abdoulaye, un de leur collègue qui dirige seul une classe de CM1 à un kilomètre d'ici.

DJIBO

Très rapidement une familiarité, presque une intimité, s'installe entre nous. C'est donc tout naturellement, qu'en détail, j'explique à nos hôtes pourquoi quatre extra-terrestres ont choisi de se poser dans leur village.

L'histoire commence en 2001. Cette année-là, je décidais, en compagnie d'un de mes beaux-frères, de découvrir à vélo le Burkina Faso. Un voyage largement improvisé car ce n'est que dans l'avion, en survolant un guide, que nous décidâmes de l'itinéraire : cap au nord, vers le Sahel. Le troisième jour de notre randonnée, en entrant dans la petite ville de Djibo, un groupe d'écoliers nous interpelle à grands renforts de « toubab » et de rires généreux. J'entame la conversation et m'inquiète de savoir où se trouve leur école. Le directeur m'accueille chaleureusement et m'accorde la visite de son établissement. Dans la classe de CE2 c'est le choc. La soixantaine de mômes se lève spontanément et avec le plus grand naturel m'adresse un tonique et souriant « Bonjour Missié ! ». Puis sur le tableau épuisé par des kilomètres de crayonnage et d'essuyage, l'accord du participié passé !

Je suis bouleversé : là, dans cet endroit perdu au fond de l'Afrique, loin des académiciens, de leurs petits foyers et salons parisiens, j'ai sous les yeux l'image vivante de la Francophonie. Une autre image me vient à l'esprit : tous ces gamins me font penser à mes parents, petits Bretons qui dans les années 1920 allaient à l'école apprendre une langue étrangère : le français.

Garçons et filles se tassent à trois par banc-table, aucun matériel pédagogique, un livre de lecture se partage à 6 ou 8 : je ne peux m'empêcher de comparer cette classe avec celle de Martine, mon épouse institutrice. Un décalage si indécent que je m'engage à aider cette école.

Le directeur m'invite à passer la nuit chez lui et une relation amicale s'installe entre nous. En 2003 j'étais de retour avec une belle somme pour aider l'école. Pendant plusieurs années, afin de la soutenir j'ai participé à des trocs et puces et des marchés de Noël où je vendais des objets d'artisanat burkinabé. J'ai aussi monté un film de 52 mn qui fut projeté devant plus de 500 personnes au total. Mais j'ai abandonné ces opérations pour ne plus me concentrer que sur une seule action. Depuis 2010, grâce à mon club cyclo de Briec de l'Odet-Pays Glazik, j'organise une randonnée originale, la Nyctalope-Cyclo.

Un rituel va se perpétuer à chaque voyage au Burkina Faso : J'arrive à Djibo à vélo. Celui-ci est offert à l'élève le plus méritant de l'école, à l'issue de mon séjour. Puis je rentre en bus à Ouagadougou. Au total, ce sont 7 vélos qui sont restés à Djibo.

J'observe Denis, il reste attentif à mon récit, je peux donc poursuivre.

Cette année, j'avais prévu de retourner à Djibo. Les 200 km entre cette ville et la capitale allaient être effectués en 5 jours avec des arrêts pour saluer mes amis. Haoua et Joseph nous hébergeaient le premier jour, puis nous passerions une nuit à l'hôtel du lac à Kongoussi. Enfin Gabriel allait nous accueillir pour la dernière étape avant Djibo. Tout était programmé. Mais le 4 octobre dernier, il y a tout juste un mois, le titre d'un article du journal Ouest France me déstabilise totalement : «*Les islamistes maliens menacent le Burkina Faso*». La lecture m'apprend qu'il y a des menaces d'enlèvement dans le nord du pays, là où se situe Djibo. Pas question de prendre de risques inutiles, mais pas question non plus de renoncer à ce voyage. Je me penche sur la carte et propose à mes trois amis un circuit de 470 km qui s'achèvera à Rakaye. Tous acquiescent.

Et voici pourquoi nous sommes ici aujourd'hui dans ce petit village à une soixantaine de kilomètres au sud de Ouagadougou. À l'issue de cette longue explication, j'observe Denis, qui semble malicieusement ravi de ce coup du destin.



Le concours du vélo

À l'issue du repas, Denis nous présente son école. Le bâtiment compte trois classes. Celle du CP1 et CP2 dirigé par Georgette compte 84 enfants, le CE1/CE2 de Florence 78, et le CM1/CM2 de Denis, 61. L'effectif de l'école est donc de 117 garçons et 106 filles soit un total de 223 enfants.

Cet effectif n'est pas exceptionnel et malgré les efforts du gouvernement le taux de scolarisation n'était que de 79 % en 2012. Cette année-là, plus de 1 110 000 enfants de 6 à 11 ans étaient hors système scolaire.

L'emploi du temps des jours prochains va être très serré. Déjà, j'explique aux élèves du CM1 que nos vélos, qui ont effectué 480 km sur la terre d'Afrique, vont pleinement mériter leur appellation de «vélos au revoir la France», puisqu'ils vont rester ici, à Rakaye, et seront offerts aux élèves de CM1. Quatre vélos pour 81 enfants (27 de cette classe plus les 54 de la classe d'Abdoulaye), la sélection va être rigoureuse, elle se fera au mérite, et les plus travailleurs seront récompensés à l'issue d'une épreuve que j'ai imaginée, le « Concours du vélo », organisé demain. Mon regard balaie la classe où déjà de nombreux yeux pétillent d'envie.

Denis s'accorde l'après-midi pour nous faire visiter son petit village. Sa décontraction pourrait surprendre chez un enseignant qui a en charge 61 élèves. Mais, après un séjour de 2 mois à Djibo en 2010, où, pendant plusieurs semaines j'ai assisté un instituteur, je connais l'organisation de ces classes et ne suis pas surpris. Une classe compte plusieurs chefs de groupe : des garçons et des filles, qui en plus d'assimiler rapidement, ont une présence, une aura auprès de leur camarades. L'enseignant s'assure donc que ces « têtes de série » comprennent son cours, parce que ce sont eux qui ensuite devront patiemment transmettre la leçon, parfois en utilisant le dialecte local. Denis me confie qu'en ce début d'année la classe n'a pas encore désigné ses chefs de groupe. L'opération est délicate car ces enfants doivent s'imposer de façon naturelle et être acceptés par l'ensemble. Cet après-midi de négociation est donc le bienvenu. Les élèves ont tout de même reçu du travail que Denis contrôlera à l'issue de la visite. Il nous présente maintenant à quelques anciens, assis à l'ombre de la vieille mosquée. Ceux-ci, informé en langue moré du but de notre présence, nous saluent chaleureusement.

En soirée, nous découvrons l'intimité et l'organisation du foyer de Denis. Florence, son épouse, a 30 ans ; comme des millions de femmes à travers le monde, elle cumule deux activités : institutrice et mère de Franck, 10 ans, et Doriane, 4 ans. Mouniratou, une jeune fille de 13 ans, l'aide dans les tâches ménagères, qui ne manquent pas. Le logement de fonction ne dispose ni d'eau courante, ni d'électricité.



L'approvisionnement en eau, dans un puits à une centaine de mètres est une grosse corvée qui lui incombe. Elle effectue aussi la vaisselle, la lessive, balaie la cour et participe à la préparation des repas. La maison de nos hôtes est une petite bâtisse en parpaings, composée de quatre pièces au mobilier sommaire. La chambre des parents, une minuscule cuisine qui impose la préparation et la cuisson des repas à l'extérieur, le salon, et une petite pièce qui sert de débarras. Le soir Franck et Mouniratou dorment sur le grand canapé fatigué du salon et Doriane sur une natte. L'espace intérieur est trop compté, nous allons donc dormir dehors sur des nattes posées au sol. Mais Denis arrive triomphalement avec un lit pliant. Le trio a décidé que le premier utilisateur en serait la vieille carcasse du doyen de l'équipe. Puisque Nelly est magnanime, j'ai fait fi de la galanterie. Pour cette nuit, j'accepte le confort de ce couchage.

Le lendemain matin, j'observe Franck et Mouniratou. Ils se taquent fréquemment et jouent souvent ensemble, mais Franck aide facilement Mouniratou dans l'exécution des tâches ménagères. Ils sont très complices et touchants dans leurs attitudes. Je m'interroge sur l'avenir de ces deux enfants. Denis a de grandes ambitions pour son fils, brillant en classe. Il envisage pour lui une école militaire de très bonne réputation. Après ses études et son séjour dans la capitale, Franck oubliera peut-être ses vertes années, ou, au contraire, les graines d'amour semées dans l'enfance germeront pour que ce duo attachant devienne un beau couple.

Un simple piéton

Denis me sort de ces rêveries, c'est l'heure du concours. Il a tenu à ce que la classe d'Abdoulaye soit associée à la sienne pour cette épreuve. Avec Lionel je me rends dans la classe de ce sympathique instituteur. Dans mes bagages, outre deux dictionnaires, 60 diplômes de la Nyctalope.Cyclo et quelques boîtes de crayons de couleur, il y avait aussi cette grande enveloppe cachetée contenant les 80 photocopies du concours du vélo, un support pédagogique tellement inhabituel que je dois longuement en expliquer l'emploi. Sur cette feuille A3 recto/verso figure une épreuve de mathématiques, une de français et une d'histoire-géographie-sciences naturelles. Sur la première page, les enfants me donnent des informations qui me seront très instructives. À la rubrique « profession du père » pratiquement tous répondent : cultivateurs. Profession de la mère : ménagère. La question « Que souhaites-tu pour améliorer ta vie en classe et à l'école » reçoit souvent une réponse qui me laisse interdit : Manger du riz !

Au Burkina Faso, un tiers de la population vit sous le seuil de pauvreté. Cette tragique réalité se traduit ici avec ces trois mots d'enfant...

Lionel et moi patrouillons dans une classe très sage et distillons parfois quelques éclaircissements car je me rends compte que cette épreuve que j'ai conçue d'après le programme du CE2 en France est d'un niveau beaucoup trop élevé pour cette classe, surtout en début d'année. En fait, les enfants ont de grosses difficultés en français. Comme dans toutes les salles d'examen du monde beaucoup d'enfants sont concentrés, écrivent, raturent et grattent à nouveau le papier alors que d'autres décrochent et abandonnent aux plus motivés leurs rêves de vélos. Après deux heures d'examen je recueille précieusement les copies. Les corrections se font de façon très collégiale. Nous sommes six, en cercle, Denis, Abdoulaye et nous quatre. Denis lit une question, donne la réponse et nous notons. Abdel et Nelly (elle est professeur de biotechnologie) retrouvent leurs réflexes d'enseignants, des négociations animées s'engagent pour défendre de beaux efforts intellectuels. Tout cela est bon enfant et amusant. Voilà, c'est fait, nous avons nos quatre lauréats.



Avant la remise des prix, je décide de nettoyer mon vélo. Denis me suggère de laisser cette tâche à Mouniratou. Je lui pardonne la faute de goût. Il n'est pas cyclo et ne peut pas comprendre que je souhaite surtout partager un ultime moment d'intimité avec ma compagne de voyage que je vais quitter. Cette bicyclette de belle-mère aura tout de même été une bonne fille ; même si pendant nos ébats mes genoux touchaient presque son guidon !

Le nettoyage est effectué le plus consciencieusement possible, mais l'engin reste insensible à mes caresses, mes soins délicats. Je suis songeur : « Objet inanimé, avez-vous donc une âme... ». Ce pauvre Alphonse de Lamartine ; en 1830 il ne devait pas connaître le vélo, générateur de tellement d'émotions, dépositaire de tant de rêves. Cette bicyclette, quelle est son histoire ? Que va-t-elle vivre désormais ?

La cérémonie de remise des prix se prépare dans l'excitation d'un festival de Cannes. Denis a déménagé de chez lui une petite table carrée qui est dressée dans la cour de l'école. Nous avons décidé que tous les élèves qui ont participé au concours recevraient un lot. Nos quatre vélos sont posés chacun contre un des côtés de la table où s'entassent casque de vélo, maillots et bidons cycliste, stylos, cahiers...81 lots au total. Autour de la table, un large cercle est formé par les 280 élèves de l'école et ceux de la classe d'Abdoulaye, les enseignants, et des parents d'élèves ; exclusivement des hommes. Je prends la parole et explique l'origine de notre présence et les objectifs futurs. Denis traduit en moré et les notables nous témoignent leur reconnaissance.

Le meilleur élève du CM1 est Franck, avec deux parents instituteurs ce n'est pas une surprise. Son choix est évident : le vélo de Lionel. En seconde position une fille, Adama Sanfo. À l'appel de son nom, elle s'avance avec timidité, fait élégamment le tour de la table en détaillant chaque vélo, puis retourne sur le mien ; ce que j'avais anticipé. Denis est très fier de cette jeune fille de 11ans. Ses parents sont âgés et c'est un oncle qui a pris en charge son éducation. En octobre 2010, il l'a retiré de



l'école coranique pour l'inscrire à l'école publique. Brillante, elle quitte le CP1 pour le CP2 à l'issue du 1^{er} trimestre. L'année suivante, elle enchaîne à nouveau deux classes, CE1 et CE2, pour

être, cette année, un des plus brillants élèves du CM1. Sur sa feuille de concours elle a confié vouloir devenir infirmière. Je suis très touché de la voir prendre possession de ce qui fut mon vélo avec autant d'hésitation et de fierté mélangée. Le vélo d'Abdel est choisi par une souriante et dynamique petite fille, Sana Mamounata 2 (Elles sont deux en classe à porter le même patronyme). Puis je me mets en retrait. Nelly s'apprête à vivre un grand moment d'émotion que je lui laisse savourer. En fait, son vélo était celui de son père, décédé il y a quelques années. Sa mère le conservait comme une relique. Mais Nelly a fini par la persuader que ce vélo, devenu inutile, pourrait faire le bonheur d'un enfant, là-bas, au Burkina Faso... Aujourd'hui le bonheur de Sana Issa, un garçon de 12 ans, est palpable, et celui de Nelly plus encore. Après l'attribution de ces quatre premiers prix, arrivent les lots de consolation. Parmi eux le casque que je portais lors de mon Paris-Brest-Paris de 2003 est attribué à un garçon, comblé de ce trophée.

Puis, d'un coup tout s'arrête, les 81 lots ont été distribués, c'est fini. Les notables nous saluent avec enthousiasme et les enfants filent, fou de bonheur, présenter dans leur foyer les merveilles qu'ils ont gagnés. Denis rentre chez lui, je suis à ses côtés, il est heureux, ravi de son après-midi. Moi aussi. Une pensée de Montesquieu me vient à l'esprit : « ... pour réussir dans le monde il fallait avoir l'air fou et être sage ». Après des semaines de préparation, j'ai réussi ma gentille folie, mais maintenant c'est terminé, tout va redevenir très sage.

Un petit coup de blues me tombe sur les épaules.

Comprenez : Plus de vélo – Fini le héros !

Je ne suis plus un cyclo, je redeviens un simple piéton...

FIN